Refaire
la Renaissance

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Communisme, Anarchie et Personnalisme
« Points Politiques », 1966

L'Engagement de la foi
« Livre de Vie », 1968

Malraux, Camus, Sartre, Bernanos.
L'espoir des désespérés
« Points Essais », 1970

Traité du caractère. Anthologie
« Points Essais », 1974

Emmanuel Mounier

Refaire la Renaissance

Préface de Guy Coq

Éditions du Seuil

Les textes rassemblés dans ce livre ont été publiés
en 1961 dans le volume1 des *Œuvres*.

ISBN 2-02-040399-4

© Éditions du Seuil, 1961 et février 2000 pour la préface
et pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Comment trouver le ton juste pour évoquer la personnalité exceptionnelle d'Emmanuel Mounier ? Il n'est pas seulement le fondateur de la revue *Esprit*, mais aussi une grande figure du catholicisme, à côté de Péguy et de Bernanos. Philosophe, il a renouvelé le style de la discipline, en la sortant de l'université pour la faire entendre sur la place publique. Il allie, à un degré supérieur, la qualité d'existence, la force dans la pensée, l'intensité spirituelle.

On a parfois évoqué la figure socratique de Mounier. Il y a en effet chez lui une synthèse unique entre une présence active à l'époque et aux personnes, et le travail de la pensée. Il a eu pour son époque un rôle exceptionnel d'éveilleur des esprits. « Faire des livres ne fut jamais son but mais faire des hommes », écrit Jean-Marie Domenach [1].

Emmanuel Mounier est né à Grenoble au début du XX^e^ siècle, dans une famille aux solides racines dauphinoises, qui le destinait à la médecine. Mais, se fiant à une sorte d'appel intérieur, il s'engage dans des études philosophiques à Grenoble, sous la houlette de Jacques Chevalier, à l'époque un maître sûr (on est alors une dizaine d'années avant la guerre). Mounier vient ensuite à Paris préparer l'agrégation de philosophie, qu'il réussit brillamment. Il commence à enseigner, mais très vite une maturation se fait : l'université n'est pas sa voie. Depuis son arrivée à Paris, il a en effet noué des amitiés et fréquenté des hommes qui vont profondément le marquer, comme le père Pouget ou Jacques Maritain. Bref, ce sont des années de formation et de découverte de la vocation authentique. Il est aussi

1. *Emmanuel Mounier*, collection « Écrivains de toujours », Seuil, 1972.

éveillé par des lectures, et parmi elles celle de Péguy : « Du même mouvement il pensait sa vie et vivait sa pensée, qui se croisaient l'une l'autre comme deux mains jointes pour une même prière. » Péguy sera pour lui une libération et une révélation. Un remarquable essai intitulé *La Pensée de Charles Péguy* porte témoignage de l'illumination qu'il en reçut. Et si Mounier parle juste de Péguy, c'est aussi un texte où l'influence de l'autre est en même temps découverte de soi. A travers Péguy, il rencontre aussi Bergson. Dans ce survol de sa formation, il faudrait aussi évoquer l'importance de Berdiaeff et Max Scheler[2].

Un grand projet mûrit : l'idée d'une revue. Elle se réalise en 1932 : à 27 ans, Mounier crée *Esprit*. Il y voit le support d'un mouvement dont le but n'est rien de moins que de faire naître une nouvelle civilisation. « Refaire la Renaissance » : tel est l'article inspiré qu'il donne au premier numéro.

« Entendez ces mille voix en déroute. Leur appel à l'esprit, qui pourrait être un mouvement régulier des âmes, il est plus âpre que l'angoisse. Il sort de la faim et de la soif, de la colère du sang, de la détresse du cœur : voilà le calme que nous vous apportons[3]. » Dans ce même texte inaugural, il s'efforce de dissocier spirituel et réactionnaire ainsi que spirituel et politique. Constatant la mort de la chrétienté comme étape historique où l'Église pouvait dominer la société, il amorce une pensée révolutionnaire pour le christianisme occidental, celle d'une Église ramenée à elle-même, sans confusion avec la société, et d'une spiritualité ramenée à l'Évangile.

La fondation d'*Esprit*

L'histoire d'*Esprit*, durant la période où Mounier a dirigé la revue, a été faite de façon complète[4]. On a souligné comment la fondation fut une œuvre collective, celle d'un petit

2. Pour l'analyse de ces années de formation voir le *Mounier* de Gérard Lurol, t. 1 : *Genèse de la personne*, Éditions universitaires, 1990. Malheureusement, le tome 2 n'est pas paru.

3. Voir *infra*, p. 37.

4. Cf. Michel Winock, « *Esprit* ». *Des intellectuels dans la cité*, Seuil, 1990. Ajoutons la thèse de Cécile Parisot, *La revue* Esprit *de 1932 à 1935, un personnalisme se cherche*.

groupe d'amis autour de Mounier. L'aventure eut quelque chose d'exemplaire. Les positions de départ furent élaborées et adoptées en août 1932 par une sorte de congrès fondateur à Font-Romeu. A l'origine, *Esprit* est conçu comme l'organe d'expression d'un « mouvement ». La revue démarre en octobre 1932. L'éditorial est une reprise par Mounier du rapport de Font-Romeu ; avec un titre fracassant : « Refaire la Renaissance ». Très vite, dès juillet 1933, Mounier et Georges Izard, l'animateur du mouvement, publient ensemble un avertissement qui annonce la séparation de la revue et du mouvement. Celui-ci ne démarra pas, peut-être parce que l'idée d'une « Troisième Force » politique était alors sans avenir, peut-être aussi parce que Mounier n'avait rien d'un homme politique.

Les textes que nous rééditons aujourd'hui sont des articles d'abord publiés dans *Esprit* au cours des premières années, puis édités en volume par Mounier lui-même. L'œuvre s'est largement inscrite dans la revue et ses engagements politiques s'exprimèrent dans les options qu'elle prit. Ce sont les textes fondateurs d'*Esprit* ; et en même temps, par-delà le contexte des années trente et malgré les avatars des révolutions du XX^e^ siècle, ils représentent ce qui subsiste de meilleur dans son intuition révolutionnaire. Il reste le penseur du XX^e^ siècle capable de donner les moyens d'échapper aux perversions de la modernité : les révolutions devenues totalitaires par mépris du spirituel, les spiritualités instrumentalisées par les intégrismes, les justes refus de l'ordre du monde qui engendrent des cataclysmes humains.

Dans une conférence donnée en 1944, Mounier revient sur l'histoire d'*Esprit* depuis 1932. Il distingue cinq étapes[5]. De manière sûrement injuste, il qualifie de doctrinaire la première étape (1932-1934) et la déclare déficiente sur le plan politique. La deuxième étape est celle des engagements (1932-1939) ; la troisième va jusqu'à l'armistice de 1940. La quatrième porte sur les sept mois de réparation d'*Esprit* sous Vichy (mars 1941 à septembre 1941). « Nous étions partagés, non pas seulement entre nous, mais en nous-même, entre le désir de nous supprimer purement et simplement et le désir d'essayer de nous faire

5. Textes publiés dans le *Bulletin de l'Association des amis d'Emmanuel Mounier*, n° 29, mars 1967 (BAAEM, Les Murs Blancs, rue Henri-Marrou, 92290 Châtenay-Malabry).

tuer sur place. » La cinquième étape est celle d'après guerre. A propos d'*Esprit*, il résume magistralement les intuitions de départ : le souci d'éviter à la révolution l'impasse de l'étouffement spirituel, le souci de rompre avec un certain spiritualisme détaché de l'événement et de la condition historique de l'homme. Évoquant la deuxième étape, il souligne l'apport essentiel de Paul-Louis Landsberg (voir notamment *Les Problèmes du personnalisme*, publiés au Seuil). La quatrième étape a suscité, on le sait, des polémiques peu propices à l'établissement de la vérité quant aux positions de Mounier au début de la guerre [6].

Les grands textes fondateurs ont en eux-mêmes une évidence, une vertu pédagogique qui les rendent très accessibles. Je prendrai ici le risque d'un regard subjectif et interrogatif sur son œuvre : je voudrais exprimer ce que je perçois de sa capacité à éclairer les grandes questions de notre époque.

Quelle civilisation ?

Le point de départ semble un projet fou : refaire la civilisation ! Faisant le bilan d'un monde qui se meurt, et la chrétienté avec lui, Mounier veut poser les fondements d'une nouvelle civilisation. Il y faut l'incroyable culot de la jeunesse, la naïveté du visionnaire ou la pauvreté du saint. Le but n'est rien de moins que de refaire la Renaissance. Dans un texte qui discerne avec profondeur l'essentiel du génie de Mounier, Paul Ricœur insiste sur la nécessité de ne jamais oublier cette ambition première qui sous-tend toute l'œuvre du fondateur d'*Esprit*. La bonne perspective, pour le comprendre quand il écrit sur la politique, la religion, la personne, la communauté, et quand il parle de philosophie ou d'économie, implique de se souvenir qu'il s'agit là d'aspects partiels qui prennent sens dans le projet global. « Sa grande force est d'avoir, en 1932, lié à l'origine sa manière de philosopher à la prise de conscience d'une crise de civilisation et d'avoir osé viser, par-

6. La publication des *Carnets* inédits apportera sur cette période un éclairage qui manquait. De plus, la revue *Esprit* a entrepris la publication en volume des numéros de guerre où, pour ruser avec la censure, elle eut recours à une écriture qui déconcerte quand les formules sont citées hors contexte. Cette publication sera accompagnée d'une étude historique et critique.

delà toute philosophie d'école, une nouvelle civilisation dans sa totalité [7]. » Cette perspective d'une civilisation à faire advenir définit son originalité par rapport au marxisme et à l'existentialisme car, insiste Paul Ricœur, le personnalisme n'est pas d'abord une philosophie mais un style de civilisation. Il est clair en effet que pour Mounier, la crise n'est pas essentiellement politique ou économique, même si elle s'exprime sous ces formes : c'est une crise de civilisation. Nous sommes à un « point critique » où un monde s'efface, où une nouvelle époque est confusément en gestation. L'insistance de Mounier sur le « primat du spirituel » doit s'interpréter à l'intérieur du projet de civilisation. Il a la conviction qu'une civilisation est portée par des options vécues, par « des valeurs en marche », écrit Ricœur. Cette conviction est plus affirmée que thématisée. Elle s'exprime dans l'analyse qui fait des formes de civilisation moins des théories que des genres de vie, des manières d'être, des « profils-limites », des « directions d'expérience » (Mounier, *op. cit.*, p. 865). Le signe le plus fort de la civilisation qui se défait est le « bourgeois » dont la décomposition se manifeste par l'opposition entre individu et personne. Le « bourgeois » est un monde « en moins » : moins aimer, moins être, résume Ricœur ; le fasciste est un monde en pseudo : son enthousiasme est une pseudo-générosité, son racisme du pseudo-concret, son agressivité une pseudo-force.

Pour comprendre le premier élan de Mounier, la méditation de Ricœur au lendemain de sa mort est un guide remarquable. A mon sens, cette interrogation sur la civilisation demeure après guerre, même si dans ses dernières années il se préoccupe beaucoup de confronter le personnalisme et les existentialismes. Je ne puis m'empêcher d'évoquer l'urgence « d'aller aux barbares » qu'il développe superbement à la fin des « cinq étapes d'*Esprit* ». Il faut, dans cet après-guerre, refuser de se crisper sur le monde ancien qui se défait. Que firent les Pères de l'Église quand les invasions barbares amenèrent la ruine de l'Empire romain ? Ils allèrent aux barbares.

7. Paul Ricœur, « Une philosophie personnaliste », *Esprit*, nº 12 (1950), p. 861. Le numéro est consacré entièrement à Mounier quelques mois après sa mort.

« Et l'histoire du départ du christianisme est au fond l'histoire du mariage de la chrétienté et du mur des barbares [8]. »

Personne et communauté

Immédiatement après l'interrogation sur la civilisation et sa crise, c'est le couple personne/communauté qui s'impose pour comprendre Mounier, car il indique la voie même par laquelle peut se refaire la Renaissance.

On ne comprend pas la pensée de Mounier si l'on met en avant la personne comme si elle était synonyme d'individu, ou comme si ce mot permettait d'échapper aux enjeux humains de la vie collective, aux contradictions de la société, aux difficultés de l'appartenance à des ensembles. La force de la personne pensée par Mounier se résume en deux propositions : d'un côté, le vrai ennemi de la personne, c'est l'individu. « Si un seul mot pouvait désigner l'ennemi, ce mot-là serait sans doute individualisme. » D'un autre côté, personne et communauté n'ont aucun sens l'un sans l'autre [9]. Il faut donc les penser ensemble. Une fois de plus, Domenach est ici un bon guide. Il explique comment le don est inhérent à la personne et permet de surmonter la contradiction entre individualité et collectivité (*op. cit.*, p. 67) et cite Mounier : « Le nous est une manière de promouvoir la première personne. » Cette formule dit quelque chose d'essentiel. Alors que l'individu n'est pensable que dans la rupture, la clôture, l'isolement par rapport au tout, alors qu'il fait antithèse avec la société, la personne doit être pensée certes comme une réalité irréductible, unique, et pourtant insignifiante en dehors de la qualité de ses relations avec autrui. La personne ne va jamais sans le tu et le nous : « C'est encore mal imaginer la révélation du prochain que de le définir ainsi hors de moi comme une réalité séparée, si haute soit-elle. Sa réalité, ce n'est pas seulement lui, face à moi, c'est *nous deux* ; le lien qui nous unit en une seule chair spirituelle dans le Corps mystique du Christ est ce rapport unique que je tiens avec un être dont je ne parle plus à la troisième personne, comme d'une chose, mais à qui je commence à dire : *tu* [10]. » La personne ne

8. *Op. cit.*, p. 13.
9. Michel Winock, « *Esprit* »..., *op. cit.*, p. 79.
10. Voir *infra*, p. 485-486.

se trouve que dans le don, « par la médiation de la Personne incarnée du Christ [11] ». Ailleurs, Mounier présente la personne comme en rapport immédiat avec Dieu [12].

Relire le texte cité à l'instant est nécessaire : il est significatif de sa profonde originalité. Si on rapproche sa pensée de celle de Lévinas, un écart apparaît. La notion de l'autre, chez Lévinas, atteint à une radicale indépendance, qui rend difficile ensuite de penser le lien humain, voire le lien social. La réalité de l'autre, c'est le « nous deux », dit superbement Mounier. N'y a-t-il pas chez Lévinas, à travers l'altérité absolue qu'il défend, une dépendance maintenue par rapport à la fermeture de l'individu moderne ?

Certes, mais Mounier ne tombe-t-il pas dans l'illusion du fusionnel ? Cette impression doit être corrigée. Nul n'a conservé autant que lui le noyau positif de l'individualité, c'est-à-dire sa radicale irréductibilité, sa transcendance par rapport à tout type, à tout caractère commun uniformisant, et ce grâce à la notion de personne : en devenant personne, l'individu échappe à la banalité du « on ». La puissance de dépassement, le surgissement spirituel de la personne, Mounier les expose avec rigueur dans le *Traité du caractère*, où il ne s'agit pas moins que de mettre le travail d'objectivation des sciences de l'homme à l'épreuve de la personne. L'issue de ce grand détour est une manifestation plus évidente que jamais de l'irréductibilité de la personne. De même, à l'occasion de la rencontre avec l'existentialisme dans l'*Introduction aux existentialismes*, Mounier soumet la personne à une redoutable épreuve philosophique dont elle sort renforcée [13].

La confusion est fréquente entre individu et personne, et on occulte la critique de l'individu au nom de la personne opérée par Mounier. Sur ce point, il est pourtant un penseur d'avenir. Chez lui, la personne est présente de manière telle que l'agnostique peut en saisir la pertinence, mais il est clair que sa démarche philosophique apporte une intelligence accrue du sens du christianisme. On le voit dans les pages où le philosophe lie la personne à la dimension chrétienne du prochain.

11. Voir *infra*, p. 90.
12. Voir *infra*, p. 448.
13. C'est d'autant plus vrai que le dernier Sartre, celui des *Cahiers pour une morale*, montre que l'homme de *L'Être et le Néant* est aliéné.

Mais la force de Mounier vient de ce que la dimension philosophique de son propos tient par elle-même. L'éclairage évangélique est ici une harmonique de la pensée, et l'auteur l'explicite comme un aveu personnel, qui laisse entier l'agnosticisme philosophique.

Il importe cependant d'éclairer le terme complémentaire de la personne : la communauté. Mounier échappe ici à deux écueils : d'un côté, la dérive de la communauté vers le groupe fusionnel fermé, de l'autre le communautarisme, c'est-à-dire la notion ethnico-religieuse de la communauté. En ce sens, la communauté telle qu'il la définit peut aider à penser plusieurs questions contemporaines.

Remarquons tout d'abord que l'élucidation de la communauté fut une préoccupation permanente dans la pensée de Mounier. On a pu détecter plusieurs étapes [14] dans l'élaboration de cette notion. Tout d'abord, au début d'*Esprit*, et même auparavant, elle est le plus petit groupe lié par l'amitié, nécessaire à la personne pour être elle-même. Ensuite, dès 1938, au moment où il étudie le projet d'une déclaration des droits de l'homme moins individualiste que celle de 1789, il élargit la notion : « Les personnes humaines vivent et se développent au sein de la communauté naturelle où elles sont placées : famille, nation, communauté de travail, groupements d'affinités et de croyance. Abstrait de ces communautés, l'individu n'est rien [15]. » Jean Lestavel rappelle que dès 1941 Mounier évoque la communauté parmi les notions ambiguës, et qu'il s'oppose à toute une ligne de pensée qui se rattache à Tonnies [16], et à sa distinction entre communauté *(Gemeinschaft)* et société *(Gesellschaft)*. Dans la communauté sont mis en avant les liens du sang et de la proximité affective. Lestavel montre qu'il résiste à l'interprétation de la communauté contre la société, dans le style du romantisme allemand. C'est un fait que dans une troisième étape de sa réflexion, Mounier insistera sur l'importance des médiations collectives et la valeur de la société globale.

14. Cf. Jean Lestavel, premier historien du personnalisme en France, BAAEM, *op. cit.*, nº 75, et surtout de l'histoire du mouvement *Vie nouvelle* (*La Vie nouvelle. Histoire d'un mouvement inclassable*, Le Cerf, 1994).

15. BAAEM, *op. cit.*, nº 75.

16. BAAEM, *op. cit.*, nº 75.

Dans cette synthèse remarquable qu'est *Le Personnalisme* [17], il articule les diverses étapes : « Le personnalisme se refuse donc à affecter d'un coefficient négatif l'existence sociale ou les structures collectives » (p. 45). Là où d'autres établissent des structures, des exclusives, voire des confusions redoutables, il décrit une gradation dans le potentiel communautaire des collectivités et des groupes. Le niveau le plus bas est représenté par le « monde de l'on », l'agglomération d'êtres sans visage « liés » par un conformisme (cf. Heidegger). Au-dessus vient le niveau de ces sociétés vitales « plus individualisées que les précédentes, cependant liées à des fonctions. Or les fonctions coordonnent, elles n'unissent pas foncièrement ». Au troisième niveau, on a « une société raisonnable fondée sur l'accord des esprits dans une pensée impersonnelle et sur l'accord juridique dans un ordre juridique formel ». Mais tout cela est encore insuffisant : « Le droit formel peut recouvrir des ordres rebelles » ; de plus, l'être personnel ne se limite pas à la rationalité : « L'organisation et l'idéologie, si elles font fi de l'absolu personnel, tournent comme la passion à la police, à la cruauté, à la guerre... On ne peut établir l'universalité sur l'oubli de la personne », car cet ordre conteste l'absolutisation du droit...

Au quatrième niveau, il y aurait « la pleine communauté personnelle ». Celle-ci, du moins à l'étape actuelle de notre expérience, ne peut guère représenter qu'un petit nombre de personnes : le couple, une amitié, le petit groupe de camarades, de fidèles, de militants. En fait, il existe un seul moyen pour une communauté d'éviter la dégradation : si « chacune se maintient virtuellement ouverte à l'universalité des personnes ». A la limite, on dira que la personne dans son unicité n'est vraiment elle-même que dans une interpersonnalité universelle. Toute limitation mutile à la fois la personne et la communauté.

Mounier en vient alors à examiner la dialectique qui anime la relation entre personne et communauté : « L'ordre de la personne nous apparaît maintenant dans sa tension fondamentale. Il est constitué par un double mouvement, en apparence contradictoire, en fait dialectique, vers l'affirmation d'absolus

17. Constamment réédité, coll. « Que sais-je ? », PUF, 1949. Le livre approche les 200 000 exemplaires !

personnels résistant à toute réduction, et vers l'édification d'une unité universelle du monde des personnes. » La communauté vraie des personnes rejoint l'humanité. L'idée d'humanité a pour achèvement et seul contenu la réalisation d'un univers des personnes [18].

Mounier, penseur de la politique

Si l'on en croit l'un de ses compagnons, François Goguel, la politique n'était pas le thème principal chez Mounier. « On peut définir un Mounier philosophe, un Mounier chrétien : il n'y a peut-être pas eu, au même sens, un Mounier politique... Il y eut en effet, au plein sens du terme, un Mounier citoyen [19]. » La remarque ouvre une remarquable étude sur les positions politiques de Mounier, à laquelle je me référerai. S'il est vrai qu'il ne fut pas plus un homme politique que Péguy, la question se pose de savoir si ce retrait ne lui donne pas une position forte pour penser la politique. La perspective d'une civilisation à refaire le conduit en effet à situer à sa juste place la question proprement politique. La clef d'analyse remarquable que constitue le couple personne/communauté ouvre à une possibilité de questionnement sur ce terrain. La posture de la personne citoyenne, qui est constamment celle de Mounier, le protège des aveuglements sur soi-même qui affectent l'homme politique quand il s'occupe de penser la politique. Une discussion sur la politique dans son œuvre devrait porter en priorité sur quelques axes majeurs.

1. Contre une politique chrétienne

Comment éviter les synthèses redoutables entre la politique et d'autres domaines de l'expérience, notamment le religieux ? Dans la foulée de Péguy, Mounier pense la distinction entre

18. Sur les principaux aspects de la pensée de Mounier en relation avec sa biographie, cf. J.-M. Domenach, *Emmanuel Mounier, op. cit.* Voir aussi, de Candide Moix, *La Pensée d'Emmanuel Mounier* et Jean Conilh, *Mounier*, PUF, coll. « Philosophes ».

19. Texte paru dans « Emmanuel Mounier », l'important numéro spécial d'*Esprit* de décembre 1950. Voir aussi « Cinquantenaire », numéro spécial d'*Esprit* à l'occasion du cinquantième anniversaire de la création de la revue, janvier 1982.

le spirituel et le temporel, entre la religion et la politique. Son effort porte d'abord sur une tâche historique décisive : défaire la compromission du christianisme en Occident, et notamment de l'Église catholique, avec la politique réactionnaire, avec l'identification à la droite. Mais il va plus loin. Il refuse globalement l'idée d'une politique chrétienne, et la solidarité de l'option spirituelle chrétienne avec des options politiques de gauche voire socialistes. C'est qu'il respecte la réalité même du champ politique. « Des principes chrétiens aux jugements historiques portés sur les conditions, les moyens et les buts de l'action, il y a souvent un hiatus. Or seuls ces jugements peuvent faire démarrer une action [20]. » Entre une décision politique et l'inspiration évangélique, il n'y a pas l'évidence d'une liaison immédiate. Dans ces « jugements historiques » qu'il évoque, Mounier intègre toute une théorie de l'action, une sagesse politique. Cette réflexion au contact de l'histoire concrète conduit inévitablement des chrétiens à des options diverses, et l'unité ne pourrait se reconstituer que sur un « vague moralisme » *(ibid.)*.

Il y a donc une division normale et légitime des chrétiens, même les plus sincères, au plan politique. Chacun aura choisi sa politique : « Ils l'auront choisie *pour des mobiles chrétiens*, la croyant plus accordée à la justice, mais *par des raisons personnelles*, qui n'engageront pas le christianisme. Et intérieurement ils s'en remettront au gouvernement divin pour les départager. Mais ils auront mordu sur l'histoire au lieu de faire des prêches à l'histoire [...] la cité de Dieu n'est pas une terre ni un parti [21]. »

Cela ne signifie pas que le croyant peut se réfugier dans le spirituel pur opposé aux ombres de la politique. Mounier est un penseur de l'incarnation. C'est au contact des événements que la vie spirituelle la plus haute révèle son authenticité. Voilà pourquoi son œuvre est traversée de part en part par une philosophie de l'engagement. Mais avant d'examiner ce point, il convient d'insister sur l'actualité de sa problématique. Il est un penseur décisif de la laïcité en politique. Pour cette raison, il eut un rôle décisif dans le passage des catholiques du refus à l'acceptation de la laïcité dans la société et dans l'école.

20. Voir *infra*, p. 345.
21. Voir *infra*, p. 346.

2. Une philosophie de l'engagement ?[22]

Si Mounier apporte un regard nouveau sur la philosophie politique, c'est par le privilège qu'il donna à une philosophie de l'engagement, à traduire sur le plan social, politique et spirituel. Cette perspective l'inscrit dans un vaste mouvement, tant il est vrai que le XX^e^ siècle a été marqué par une véritable culture de l'engagement dans laquelle se retrouvèrent l'Action catholique, les marxistes, les existentialistes... Mounier et la revue *Esprit* furent des vecteurs de cette culture, notamment sous l'impulsion de Paul-Louis Landsberg. Pour les chrétiens, cette culture était, pour la première fois depuis la mort des chrétientés, l'invention d'un nouveau mode de présence dans le monde et la société. Pour tous les courants qu'elle traversait, elle était une mise en route vers une action collective soutenue par un refus radical du monde, refus associé à la croyance en un changement total de société. Chez Mounier, il s'agissait non seulement de la société mais de la civilisation. On n'a pas assez dit quelle puissance d'ébranlement eurent telle ou telle formule de Mounier : « refus du désordre établi » par exemple. Même s'il n'aboutira jamais à la politique, il est clair que ses écrits furent pour beaucoup comme un viatique pour l'entrée en politique, dans l'action militante. Chez les chrétiens notamment, il réveilla le sens d'une urgence de l'action. Enfin, cette culture de l'engagement mettait en avant la perspective d'une utopie capable de modeler l'histoire. A cet égard, sa voie put paraître un peu faible, par rapport au marxisme notamment. Qui se réclamait de Mounier manquait d'une assurance sur les voies d'accès à une société définitivement bonne. Il construisit le ressort d'un refus du monde comme il va. Anticapitaliste, révolutionnaire, il développa, si l'on peut dire, une philosophie négative de la révolution (à la manière de la théologie négative). Pour être un éducateur de l'espérance, il ne fut jamais prisonnier de l'utopie, mais garda intacte sa capacité d'éveilleur.

La culture de l'engagement dans laquelle s'inscrivit sa pensée

22. Sur ce chapitre, voir *Mounier. Histoire d'un engagement.* Belle synthèse de Jean Conilh suivie d'une réflexion remarquable de J.-M. Domenach (dans *Politique autrement*, juillet 1989).

a subi bien des crises. La démocratie ne survivra pas sans que se recompose une telle culture, permettant de former des citoyens actifs. Par-delà le cadre historique de son élaboration, la pensée de Mounier est capable, comme philosophie de l'engagement, de nourrir une nouvelle culture de l'action politique.

3. Pour une critique des sociétés démocratiques

Dès le *Manifeste au service du personnalisme* (1936) [23], Mounier est attentif à discerner la dégradation des démocraties. Il voit en elles le leurre qu'est devenu le postulat de la souveraineté populaire, le mythe de la volonté du peuple. Il décrit la machinerie politique parlementaire comme un écran qui peut déformer le sens de cette « volonté profonde ». Il y a à ses yeux une « déviation originelle de la démocratie » (*ibid.*, p. 181), qui tient au privilège donné à l'individu contre la personne. Du coup la démocratie oscille entre deux mystiques : la mystique individualiste d'abord, la mystique majoritaire ensuite : « *En identifiant la démocratie avec le gouvernement majoritaire, on la confond avec la suprématie du nombre, donc de la force* » *(ibid.)*. A cette critique des formes auxquelles on a voulu réduire la démocratie, il ajoute l'évolution détestable des partis, qui portent en eux la dérive totalitaire vers le parti-État.

La critique de la mystique majoritaire s'accompagne d'une analyse où il dénonce la nocivité du principe d'égalité, qui sape la possibilité de l'autorité. Celle-ci a un rôle nécessaire, et il faut la distinguer du pouvoir. Celui-ci n'est jamais uniquement autorité ; il s'y ajoute inévitablement une part de domination qui menace la personne. Par nature, le pouvoir « tend à l'abus, par nature aussi il est tenté de se dégrader de la puissance à la jouissance, de s'octroyer progressivement plus d'honneur, de richesse, d'irresponsabilité et de loisir que de responsabilité, et à se cristalliser en caste ». A ce pouvoir qui est négatif là où il domine les personnes, Mounier oppose donc l'autorité, qui a pour finalité d'éveiller les personnes : « Le devoir qu'elle a de servir les personnes prédomine sur les puissances que le droit positif pourrait lui concéder dans ses fonctions » (*ibid.*, p. 183). « Le personnalisme restaure

23. Voir le vol. I, *Écrits sur le personnalisme*, Seuil, « Points Essais », 2000, p. 15 et s.

l'autorité, organise le pouvoir mais aussi le limite dans la mesure où il se méfie de lui. Il est un effort et une technique pour dégager constamment de tous les milieux sociaux l'élite spirituelle capable d'autorité. » Et Mounier ajoute qu'il prône un système de garantie contre la prétention des « élites de pouvoir » (désignées par la naissance, l'argent, la fonction, l'intelligence), qui souhaiteraient exercer une domination sur les personnes. Mounier se réfère ici à Proudhon et à Gurvitch. Le texte d'une grande clarté théorique qu'est *Anarchie et personnalisme* (cf. vol. I, *op. cit.*, p. 213 et s.) marque l'immense sympathie de Mounier pour Proudhon. Ces quelques remarques auront peut-être aussi mis en évidence que Mounier critique la démocratie telle qu'on la pratique, et non pour en mettre en cause le principe. Il lui oppose en réalité une plus haute idée de la démocratie.

4. Le témoin du Christ

La force d'attraction de Mounier vient de ce que le texte écrit a souvent la vibration de la parole. Quand il s'exprime sur la foi, c'est toujours à partir de l'existence chrétienne et non du point de vue faussement neutre du théoricien ou du savant. Cela apparaît nettement dans un livre « involontaire », le recueil de ses lettres, publié peu après sa mort. Elles sont adressées à des personnes précises [24], qui parfois le sollicitent sur ce qui le fait vivre. S'y exprime une existence dans la lumière de la foi. Ces textes sont lisibles aujourd'hui encore comme une initiation à la foi incarnée. Paulette Mounier, son épouse [25], le souligne : toute sa vie spirituelle affleure dans les lettres et dans ce qu'il appelle lui-même « entretien ». Ainsi en est-il de l'entretien daté du 9 octobre 1932, au moment de la sortie du numéro d'*Esprit*. C'est une prière très émouvante : « Mon Dieu, il faudra que l'on sache si quelque gloire venait à nous porter. Il faudra que les hommes nous pensent comme vous nous penserez vous-même le jour du jugement et que nous ne multipliions pas l'orgueil de nos vies dans le mensonge des postérités. Il faudra que l'on sache, et de notre propre témoignage, que nous étions quelcon-

24. « Mounier et sa génération », in *Œuvres*, t. IV, Seuil, 1961.

25. Auteur de *Emmanuel Mounier. L'engagement de la foi* (recueil des meilleurs textes de Mounier sur la foi et le christianisme), Seuil, « Livre de vie ».

ques, petits entre les petits, et plus petit que tel ou tel que je saurais nommer autour de moi [...] qu'ils [soient] éclairés sur notre lâcheté suprême : Avoir vu la sainteté, des yeux intérieurs de notre âme et n'y être pas allé [26]. »

Il témoigne tout au long de son itinéraire de cet appel intime que le chrétien ressent en même temps qu'il découvre l'écart qui le sépare de la sainteté. Lui qui avait acquis une extraordinaire culture psychologique, et qui avait analysé comme personne les conditions qui pèsent toujours sur la liberté, il fut comme personne conscient de cette transcendance intérieure à l'homme qui est le choix spirituel. Il évoque avec beaucoup de lucidité cette intimité du cœur de l'homme accessible à Dieu seul. On n'a pas assez prêté attention à l'acuité des analyses de l'existence spirituelle qui soutient son écriture : « La conscience même de l'intéressé peut recouvrir ce secret jusqu'à la pleine lumière qui suivra immédiatement sa mort, d'un brouillard aveugle à son propre regard spirituel. » Il précise que les analyses psychologiques pourront être toujours approfondies, « tout en laissant échapper le foyer inexprimable d'où partent les seules décisions qui l'engagent sans défaut. Ce secret appartient à chacun, quel qu'il soit, à l'incroyant comme au saint [27] ». Bien des problèmes que les chrétiens de ce temps ont du mal à formuler, sur lesquels ils piétinent, trouvent dans certaines pages de Mounier une lumière étonnante. Ainsi du péché : « Il semble que les hommes soient partagés en deux sortes de malades : les malades de l'innocence et les malades de la culpabilité. » Les seconds sont souvent dénoncés, précise l'auteur, mais les premiers, les malades de l'innocence, sont atteints du mal du siècle. Pour échapper à ces deux dérives, Mounier se réfère au « sens du devant Dieu » qui est le vrai sens chrétien du péché, qui échappe à la fois à la fausse innocence et à la culpabilité.

Cette analyse de l'existence chrétienne le conduit à évoquer une « tension tragique » de la foi, qui lui paraît caractériser spécialement le catholicisme, parce qu'il a gardé en lui-même, jusqu'à la contradiction, des éléments qu'on serait tenté d'évacuer ainsi de « l'infinie transcendance de Dieu et de l'universalité profonde du péché [28] ». Il s'agit, précise l'auteur, de sui-

26. BAAEM, nº 2 (oct. 1952).
27. Voir *infra*, p. 450.
28. « L'affrontement chrétien », in *Œuvres, op. cit.*, t. III, p. 20.

vre une ligne de crête « pour ne glisser ni vers le christianisme idyllique du Vicaire savoyard, ni vers le christianisme désespéré de Calvin ou de Jansénius. Une ligne trop haut, et ce Dieu transcendant nous échappe tout à fait, le tragique s'évanouit avec l'espérance en même temps que le pathétique de l'engagement libre et celui de l'avenir ouvert. Une ligne trop bas, et l'univers profondément blessé de l'existence post-adamique, déchiré jusque dans son intimité, mais par toutes ses blessures à la fois effervescent de liberté et inondé de grâce, devient un monde spirituellement mort et passif sous les décrets divins [29]... ». Une chose est particulièrement remarquable dans la réflexion de l'existence chrétienne chez Mounier, le rare équilibre qu'il sait établir entre les grands mystères qui structurent le message évangélique : l'incarnation, la Rédemption, la résurrection. Dans sa pensée, ces mots sont au-delà du dogme ; ils sont comme des structures spirituelles de l'existence. Prenons le cas de l'incarnation. Dans la logique du Verbe divin présent dans l'humanité du Christ, Mounier développe une exigence d'incarnation du christianisme lui-même. L'appel à être présent au monde, la nécessité de prendre en compte « la chair de l'histoire ». « Se refaire une chair pour sauvegarder leur éternité même : c'est bien là le perpétuel office des principes chrétiens [30]. »

Également éclairante dans la démarche de Mounier est son attitude vis-à-vis de l'Église, sa manière de s'enraciner dans l'Église du Christ tout en gardant une complète liberté intérieure vis-à-vis des compromissions de la hiérarchie, des clercs. Conscient autant que quiconque des imperfections de l'Église, de la fin des années trente à Vichy, il échappe toujours aux facilités du manichéisme, trop conscient de ses propres défections pour s'ériger en juge : « On me demandait récemment de traiter en public cette question : "Pourquoi suis-je chrétien ?" Je répondais [...] que la première question, la question spontanée du chrétien, c'est : "En quoi ne suis-je pas chrétien ?" » On comprend alors ce titre programme d'un texte de 1933 : « Confessions pour nous autres chrétiens » [31]. Mounier n'a cessé de garder sa capacité de dénonciation du faussaire dans celui qui se croit chrétien : « Le jour où nous recon-

29. « L'affrontement chrétien », in *Œuvres, op. cit.*, t. III, p. 20.
30. Voir *infra*, p. 340.
31. Voir *infra*, p. 307 et s.

naîtrons, avec l'effroi nécessaire, qu'une immense masse du monde chrétien et un immense secteur de nos vies dites chrétiennes se sont abandonnés au paganisme, ce jour-là, la guérison sera proche [32]. »

Pour certains, bien sûr, le christianisme de Mounier fera douter du philosophe. Et pourtant, à certains égards, il est dans la lignée d'Augustin, de Pascal et de Péguy : en lui la mystique respecte le domaine de la raison et la raison sait qu'il y a un sens ultime de l'existence qui ne vient pas d'elle. Ce doute quant à l'emprise du christianisme sur Mounier ne vient pas que des agnostiques. Domenach montre avec justesse comment Mounier, le chrétien solide, fut en conflit avec la majorité de la communauté catholique de son temps parce qu'il voulait la déliaison du spirituel et du désordre établi. De plus, l'originalité de l'espace que représente *Esprit*, ce lieu où se construit une perspective de civilisation où chrétiens, agnostiques, athées, juifs, etc. se rejoignaient, ne manquait pas de faire naître des suspicions. Pour certains chrétiens, le personnalisme de Mounier était inutile, comme si la foi rendait superflue une pensée de l'humanité. A l'opposé, d'autres contestèrent le personnalisme de Mounier parce qu'ils y voyaient uniquement le christianisme, méconnaissant ainsi la possibilité pour le croyant d'assumer un vrai travail philosophique.

En conclusion, je voudrais évoquer la grandeur de l'homme qui surgit aujourd'hui encore à travers les lettres, les carnets, et souvent en filigrane des textes les plus théoriques. En ce temps de difficile mutation des Églises dans la société laïque et démocratique, donnons finalement la parole à Mounier. « Il s'agissait donc de la volonté, en tant que chrétiens, de reprendre contact avec la vie moderne, et non pas dans une sorte de modernisation facile, d'adaptation extérieure des vérités éternelles et chrétiennes aux choses d'aujourd'hui, mais la recherche d'une source profonde, dans laquelle nous retrouvons le chrétien à travers le temporel et tout le temporel à travers le chrétien » (les cinq étapes d'*Esprit*).

Guy Coq

32. Voir *infra*, p. 308.

RÉVOLUTION PERSONNALISTE ET COMMUNAUTAIRE

Révolution personnaliste et communautaire a paru aux Éditions Montaigne, dans la collection « Esprit », en 1935. Les chapitres qui le composent sont, à l'exception du chap. VIII et de la Postface, des articles publiés primitivement dans la revue *Esprit* entre 1932 et 1935.

Avant-propos

PLAIDOYER POUR L'ENFANCE D'UN SIÈCLE

Je voudrais que les pages qui suivent fussent inséparables, dans l'amitié du lecteur, du mouvement *Esprit* qui les a fait naître, depuis trois ans, au jour le jour. Je ne saurais discerner moi-même ce qu'elles lui ont apporté de ce qu'elles en ont reçu. La signature isolée d'un auteur est toujours à quelque degré trompeuse : toute une partie de ma génération se tient à côté de la mienne.

Générations sans maîtres, a-t-on dit. Est-ce une telle infortune ? C'est entendu, nous n'aurons pas été formés par étapes réglées ; nous ne serons donc pas des sages et notre temps ne sera pas classique. Nous resterons des imparfaits, des commençants. Nous accumulerons les bévues et les naïvetés et les faux départs. Dans cent ans, quand l'histoire, à rebours, paraîtra si logiquement simple, ceux qui auront résolu nos problèmes (les leurs, c'est autre chose) nous regarderont de haut. Mais dans la suffisance de leur succès ils ne sauront pas notre joie : la joie dépouillée et légère d'être les enfants d'un siècle, sûrs de ne pas recueillir, sûrs de ne pas même achever, sûrs de n'être jamais installés, même dans l'œuvre de leurs mains, – sauvés.

Ce livre est à notre image. Né au fur et à mesure de nos premières recherches, il porte en lui les faiblesses, les délibérations, les inaptitudes et les raideurs théoriques, peut-être bien de-ci de-là les contradictions d'un âge qui se fait. Les dates que nous avons mises au bas de chaque chapitre marquent qu'il faut le prendre comme une histoire autant et sans doute plus que comme une somme [1]. Nous ne l'en excuserons pas, car cette humilité n'est pas factice ; elle n'est que le sens aigu de notre situation et de la démesure de notre tâche. Les doc-

1. C'est pourquoi aussi nous avons laissé chacun presque intact, tel qu'il parut en revue, pour ceux du moins qui ont été déjà publiés.

trinaires, qu'ils professent ou qu'ils critiquent, ne devraient pas l'oublier : toute œuvre péremptoire est aujourd'hui plus que jamais une œuvre mensongère. Avec les principes mêmes dont nous sommes les plus assurés, nous sentons le besoin d'être modestes ; ils ne sont plus qu'une éloquence sacrée, nous avons à leur refaire une chair et une âme. Tels nous sommes : embarqués à vingt ans, à trente ans, poussés à parler et à réaliser à l'âge où l'on devrait apprendre sa vie. C'est notre faiblesse, c'est peut-être donc bien notre chance.

Je ne plaide pas ici notre jeunesse, je plaide la jeunesse, non pas celle que détermine l'âge de la chair, mais celle qui triomphe de la mort des habitudes, et à laquelle il arrive qu'on n'atteigne que lentement, avec les ans. C'est elle qui fait le prix de l'autre jeunesse et justifie, de temps à autre, son irruption un peu violente dans les rangs calmes des adultes.

La jeunesse est ce qu'elle est. Injuste, brutale, ingénue, rebelle tant qu'elle peut aux références et aux déférences. Je ne prétends pas que ces vertus acides soient le dernier mot de la spiritualité. Mais si elles ne décapaient constamment les protections de l'adulte, que resterait-il de la fraîcheur du monde ? Nous sommes à l'âge où l'élan est pris qui franchira ou ne franchira pas le seuil de l'amortissement, des sagesses de la trentième année, des lassitudes de la quarantième, des retraites de la cinquantième. Si à cet âge l'homme naissant ne nie pas de toutes ses forces, ne s'indigne pas de toutes ses forces, s'il se préoccupe de notes critiques et un peu trop d'harmonies intellectuelles avant d'avoir souffert le monde en lui-même, jusqu'au cri, alors c'est un pauvre être, belle âme qui sent déjà la mort.

Qu'il mette quelque romantisme dans la protestation de ses découvertes, bien sûr : pourquoi ne regarder qu'à la grimace ? Une femme qui souffre et pleure, pensez-vous à l'instant que son visage est ridicule et laid ? Pourquoi ne voir que l'enflure, si ce n'est un désir inavoué de déconsidérer ce qui est derrière, et qui vous gêne ? L'authentique et le faux donnent la même grimace, soit : à vous de savoir lire. Mais ne trouvez pas anormal qu'une ardeur un peu profonde bouscule les bonnes manières.

Que cette jeunesse soit encore déconcertante d'ingratitude et d'oubli, légère pour tout dire, c'est non moins sûr. Légère, précisément. Non pas comme vous chargée d'actes à justifier,

de camaraderies à ne pas déranger, d'amitiés à ne pas blesser, de situations à ne pas renoncer, de prestiges à ne pas désemparer, de désillusions à ne pas avouer, de personnages à ne pas dépouiller. Non pas encombrée de longues habitudes et de formules raidies en statut définitif de pensée et de vie. Elle peut dire les mots violents sans qu'ils déconcertent tout un confort intérieur, tout un échiquier de relations extérieures. Elle découvre les grandes faces nues du monde et de l'âme sans cette surcharge de fioritures dont les parasitent la politesse, l'indulgence et le fade bazar des lieux communs. Voilà sa force. Laissez-lui quelque temps cette ingénuité d'expérience, cette violence d'étonnement, et la grandeur de cette première mesure. Et ne lui faites pas des leçons d'histoire, des généalogies. Elle découvre la lune ? Eh oui ! parce que vous ne la voyez plus. Heureux qui chaque soir découvre le dialogue de la lune et des toits des hommes, et ne l'oublie pas parmi les lampions de la ville. Elle se trompe ? Quand donc les docteurs nous reconnaîtront-ils le droit de nous tromper, c'est-à-dire de nous battre en première ligne pour la vérité, au lieu de la parasiter dans les bureaux confortables de l'arrière ?

Autrement dit, quand donc accepteront-ils que la grandeur de l'homme c'est de ne point rompre avec son enfance, avec l'aventure, la fragilité, les indignations totales, les naïvetés et le don sans calcul de l'éternelle enfance ?

Les enfantillages ont un temps. L'enfance n'en a pas. A mesure que les années passent il faut, pour la garder, la reconquérir sur l'hostilité de l'âge. Enfance mûre, enfance lucide, enfance grave, enfance douloureuse : elle ne s'est pas renoncée en quittant son visage puéril. On dit que le peuple russe a sauté par-dessus l'âge bourgeois, sans lui donner de prise. Notre génération se sent appelée à renouveler ce miracle dans la longueur d'une vie. Déjà certains lâchent pied. On verra bien si nous ne saurons pas, au moins à quelques-uns, parer l'invasion de l'âme bourgeoise. Nous demandons, au bout du compte, à être jugés là-dessus.

Reconnaissons-le. La jeunesse des années 30 est particulièrement mal élevée. De fait, il lui est arrivé de parler non pas comme si elle était la grâce d'une époque – je prends le mot

en son sens aimable, et un peu en son sens religieux, – mais comme une sorte de classe sociale nouvelle, qui se couperait du reste et revendiquerait pour les intérêts de son état.

Il faut toujours se demander, quand on se trouve en présence d'une classe, c'est-à-dire d'un groupe d'hommes qui se replie sur son égoïsme de groupe, s'il s'est mis délibérément dans cette situation excentrique, ou s'il y a été poussé par d'autres ; s'il s'est séparé ou si on l'a séparé. De la jeunesse d'aujourd'hui, il est juste de reconnaître qu'elle s'est trouvée beaucoup plus isolée par les ravages de la guerre qu'elle ne l'a souhaité en ses moments de plus fière indépendance.

Ce n'aurait pas été si grave de se trouver à peu près seuls, enfants avec des vieillards. Mais ceux qui tenaient les postes de pouvoir et d'intelligence, ce n'étaient même pas des vieillards, ce n'étaient que des vieux, des fins de siècle, vieux dès leur lointaine jeunesse. Ils étaient partout, ils sont partout, vingt ans après. Ceux de la guerre, une partie les a rejoints, pour son confort, les autres font avec nous, maintenant, leur jeunesse retardée.

La cassure n'est apparue qu'avec les années 30. L'âge de l'« inquiétude » a pu tromper les plus avertis. Leur inquiétude, à eux de la prospérité, était un luxe de l'âme. Les meilleurs (les plus silencieux) mis à part, ils y cherchaient sous un simulacre de valeur spirituelle fleuri de toutes les grâces littéraires, un prétexte de conscience pour s'arrêter sur la route des exigences pénibles, et fuir en de languissants jardins le devoir qui les pressait de construire un monde neuf. L'autorité revenait fatiguée des combats. Alors ils pouvaient prendre des vacances et jouer entre soi. Ils jouèrent jusqu'à la folie.

Pendant leurs jeux, la machine tournait, et tournait si bien qu'un jour vint où elle cassa. Chez ces faux enfants mal préparés, le désarroi jeta la panique, puis fit le silence. Les fantoches ont disparu : où sont-ils ceux qui occupaient la rampe il y a dix ans ? Qu'ont-ils à faire dans une époque qui demande des hommes pour s'engager, et non plus des montreurs de foire ? Une nouvelle jeunesse est née, un peu raidie, un peu simplifiée peut-être dans ses gestes encore inadaptés : mais elle a vu la misère, et sa vie en a été transformée.

La prospérité permet le jeu et masque l'injustice. La misère serre l'homme sur ses problèmes essentiels et découvre par larges nappes les péchés d'un régime. L'expérience ou la

proximité de la misère, voilà notre baptême du feu. Le corps tout blessé du prolétariat comme un Christ en croix, les pharisiens autour, et la joie des marchands, et les apôtres qui ont fui, et notre indifférence comme la nuit abandonnée sur le Calvaire. Nous-mêmes, qui tâchons de remonter la pente, portant notre misère : d'être encore protégés et de consentir à l'être ; ainsi chaque clocher, pour l'humilité de chaque église, dresse vers le ciel le coq du reniement.

Nouvelle victoire de l'enfance, qui nous a découverts démunis et faibles.

Une continuité nous rattache cependant à ceux de nos aînés des années 20 qui, sous la mode des mots, poursuivaient une ardente recherche de la sincérité et de l'ordre.

Leur besoin de sincérité a pu dévier sur des rêveries trop précieuses, trop évacuées d'un réel désir de s'engager dans les voies reconnues. Elle n'en était pas moins, dans l'ensemble, un amour de la pureté et un apprentissage, plus ou moins conscient, de la Pauvreté. Le XIX^e^ siècle est l'histoire des conquêtes de la richesse. Au départ, il se forge son instrument technique : la grande industrie, et son instrument politique : une révolution non pas populaire, mais bourgeoise. La richesse le gagne, avec ses valeurs, de classe en classe. Guizot lance le dernier appel, sans se retourner, à ceux qui ne suivent pas. Le produit spirituel de cette pléthore est une fin de siècle désœuvrée qui cache le vide de son âme sous une profusion de décors. Vient la guerre qui balaye toute cette pacotille sous les cœurs. Quand ce vaste déblayage fut terminé et que certains firent entendre un appel à la démobilisation des esprits, d'autres, impatients de retrouver les douceurs mensongères de l'avant-guerre, auraient bien aimé y adjoindre la démobilisation de leurs âmes. Ils furent quelques-uns qui n'y parvinrent pas. Pour leur vie, ils étaient mobilisés à ce dépouillement. Sincérité, ingénuité, pureté : ce n'étaient pas seulement des démarches solitaires. C'était un premier geste contre un monde d'ostentation qui ne révère que l'ornement visible. Les artistes et littérateurs d'après-guerre qui sentirent que la vraie richesse se contient sous des apparences simples

et sous des surfaces nues touchaient au cœur déjà le désordre que nous combattons.

On parla beaucoup, aussi, dans ces dix années d'après-guerre, de la recherche de l'ordre. Et je vois bien que certains ne poursuivaient que les répétitions commodes ou la restauration des ordres morts. D'autres ne songeaient qu'à la consolidation des privilèges acquis. Mais tournons-nous encore vers les moins bruyants. Voyez les petits jeunes gens âpres et hardis de Pierre Bost. Voyez l'ardente aspiration voilée de l'œuvre d'Arland. Passez de là aux explosions de l'anarchie surréaliste. Et dites-moi si les uns et les autres ne sont pas unis par un même besoin passionné d'un ordre qui soit plus ordre que les ordres combattus, d'un ordre nouveau et vivant ; dites-moi si leurs destructions ne sont pas d'autant plus forcenées qu'elles trahissent un désir déçu : la rage du néant elle-même est parfois prière la plus nue.

Nous ne faisons que pousser plus loin, à toutes ses conséquences, le même procès de la richesse, la même poursuite de l'ordre et de la vocation de ce siècle. Il a bien fallu se rendre à l'évidence : l'inquiétude n'était pas seulement dans les sensibilités trop précieuses, elle suintait d'un mal profond. Minée par lui, la machine institutionnelle s'est disloquée. Nous avons été ainsi rejetés à la fois sur nous-mêmes, sur nos fautes, sur nos carences, et hors de nous-mêmes, dans le trouble des institutions et des pays. Succédant à une génération enivrée de rêves, d'évasions sensibles, de complaisances psychologiques, nous voici brusquement voués, en même temps, d'un même mouvement, à la méditation et à l'action, plus recueillis, plus engagés.

La misère est passée, avec son cortège de grandeurs. Voilà la clé. Quiconque ne ressentira d'abord la misère comme une présence et une brûlure en soi nous fera des objections vaines et des polémiques à faux. Nous avons dit, avoué avant que l'on nous en accuse, toutes les erreurs, tous les tâtonnements où nous nous égarerons. Mais il est des résolutions sur lesquelles on nous trouvera assurés et inébranlables. Elles sont vite énoncées, mais rien de ce qui suit ne tient que par elles :

Nous avons découvert le jeu et les ressorts profonds, plus profonds qu'une crise économique, de ce que nous avons

appelé, pour ne pas faire injure à l'ordre, le désordre établi. Dans les institutions et dans les hommes autour de nous, *en nous*, nous ne cesserons de le dénoncer et de le poursuivre.

Nous avons dû prendre acte de la compromission, par ce désordre, à son profit et souvent avec leur complicité, des valeurs spirituelles qui sont notre vie. Toute décision part d'un déchirement. Ce fut le nôtre. Non seulement des hommes servent à la fois ouvertement Dieu et Mammon : on peut parer un danger effronté. Mais les mots eux-mêmes que l'on croit purs cachent le mensonge et la duplicité à force de vivre parmi les hommes doubles. Nous romprons avec ces hommes, nous briserons ces mots, et nous travaillerons à purifier ces valeurs auxquelles leurs ennemis mêmes, dans le malentendu actuel, sont plus d'une fois profondément fidèles.

Enfin, en dehors de toute autre considération morale, nous voyons un monde jeune et vivant étouffer dans des vêtements centenaires. Ce déblayage des formes mortes qui oppriment à chaque moment le développement même des valeurs éternelles, et les empêchent de rester elles-mêmes, les emprisonnent dans l'éphémère, qui l'assurera, si ce n'est ceux qui tâchent à porter la jeunesse de l'esprit ?

Nous partons sur un chemin où nous savons que jamais nous ne serons désœuvrés, jamais désespérés : notre œuvre est par-delà le succès, notre espérance par-delà les espoirs. Voyez à Bruges *Le Mariage mystique de sainte Catherine*. Quelque part sur la toile l'événement s'accomplit : l'enfant-Dieu passe l'anneau au doigt de la sainte. Tous les personnages cependant détournent la tête, et par cette distraction même nous imposent une hallucinante impression de présence. Ceux qui ne nous trouvent pas immédiatement assez « pratiques », nous n'avons pas de meilleur apologue à leur dire.

PREMIÈRE PARTIE

Lignes de départ

I
Refaire la Renaissance

La révolution sera morale ou elle ne sera pas.
(PÉGUY.)

I. Par-delà la crise

Nous disons : Primauté du spirituel, et l'on est tout de suite rassuré. L'esprit, ce vieux cher obstacle, si confortable, si familier. On est donc entre gens bien. Qui disait que le monde n'avait pas de bonnes intentions ? Primauté du spirituel ! Qu'ils faisaient du tapage avec leurs cris, leurs rumeurs de catastrophe : voici enfin une de ces paroles sereines qui portent la paix devant soi. La terre redevient un lieu sûr. Tout est résolu, comme en ce moment de nos chagrins d'enfants où le dernier sanglot fondait en douceur à travers nos bras, à travers notre vie.

Non. C'est le cri que vous écouterez, puisque la parole ne déchire plus les cieux et les cœurs. Le cri est impur, je sais bien ; mais les cœurs aussi, et le dard de la pureté ne pénètre plus vos cœurs impurs. Entendez ces mille voix en déroute. Leur appel à l'esprit, qui pourrait être un mouvement régulier des âmes, il est plus âpre que l'angoisse. Il sort de la faim et de la soif, de la colère du sang, de la détresse du cœur : voilà le calme que nous vous apportons.

Situation d'alarme et de révolte. Alors, branle-bas, cartel hâtif des détresses et des peurs, union sacrée autour d'une étoffe impersonnelle, où chacun avilira le plus précieux de lui-même pour protéger sa vie contre les raisons de vivre ? Non. Je garde la révolte, car elle surgit des profondeurs, et sera seule assez forte pour emporter l'universelle indifférence. Mais je crains de la laisser masquer par les colères de la

panique : l'indignation n'est pas une réaction vitale. Ne pensons pas avec notre détresse. Nous serions deux fois infidèles à l'esprit.

Nous n'entreprenons pas une œuvre de salut biologique. On nous dit : une nouvelle crise, une nouvelle guerre... civilisation... genre humain... Mais ce que nous avons à sauver, c'est infiniment plus qu'une civilisation ou le maintien de l'espèce noble. Qu'importent la vie, dans l'iniquité, et le martyre dont la justice ressuscite. Point de tumulte autour de nos biens menacés. N'acceptons pas la complicité de la peur de l'homme qui rassemble, en agitant les bras vers le ciel, ses instincts et sa tranquillité effarée, et qui recourt à l'esprit dans le danger comme on consulte le rebouteux quand la sagesse ne rend plus. Nous savons que nos vies seront aventureuses et compromises. Nous ne redoutons rien, ni la pauvreté, ni l'isolement. Nous venons témoigner pour d'autres biens que nos propriétés.

Il est d'ailleurs grossièrement antispirituel de poser le problème spirituel en fonction d'une crise sensible. L'habitude de la vie et les dures conditions du travail n'engagent pas les hommes à penser. La plupart n'en ont à l'ordinaire ni le temps, ni les moyens, ni le désir. Il faut que le destin les prenne au ventre, ou les emporte dans une tempête. Alors le ronron des jours est brisé, et dans leur vie déchiquetée d'immenses trous de lumière s'ouvrent sur les problèmes méconnus. Quelques chutes soudaines révèlent la faiblesse des équilibres instables : mais l'inertie les avait si longtemps retenus sur leur pente qu'on avait fini par les prendre pour la stabilité et l'ordre. Il ne faut guère compter sur les époques satisfaites, et les crises seules rappellent la plupart à la méditation. Tout de même, serons-nous perpétuellement aussi lourds ? Nous faudra-t-il toujours des secousses sensibles, nous saisissant à fleur de peau ou d'émotion, pour nous révéler que dans ces villes, derrière ces fronts, parmi ces hommes silencieux les uns aux autres avec leurs paroles qui ne s'échangent pas et leurs gestes qui ne signifient pas, se poursuit, battu à cent mesures, le tumulte d'un drame ininterrompu ? La crise ? Mais comment ne pas nous sentir en état de crise continue dans un monde qui craque à chaque minute de son effort vers le meilleur.

L'esprit est fait pour deviner les valeurs qu'aucun éclat ne signale : sous les mots unis, le relief des pensées ; et les paysages qui ne sont pas dans les guides, et les hommes qui

n'entrent pas dans l'histoire, et les désordres qui prennent le visage de l'ordre. Il y a plus d'états violents que d'événements violents. Une vieille habitude de tranquillité bourgeoise nous fait croire à l'ordre chaque fois que le repos s'établit. La question est de savoir si le monde n'est pas plutôt fait de telle sorte que le repos y soit toujours un désordre. Je ne veux pas jouer sur les mots, ni compromettre des concepts avec des émotions morales : nous connaissons des immobilités tendues et ferventes. Mais l'authentique repos est une éternité qui ruisselle. Tous les autres sont des chutes, engagés avec nous dans une matière dont la loi intime est une loi de descente et de dégradation. Ce désordre des périodes étales, le plus pernicieux parce que inapparent, le plus odieux parce que masqué, voilà l'ennemi héréditaire. Quand ils ne se posent pas, c'est alors qu'il est beau de poser les problèmes. Et de montrer les hommes d'ordre perpétuant le désordre quand l'apparente violence des révolutions souvent porte en avant la raison.

Oublions donc les crises, oublions l'inquiétude. Elles ne sont qu'une illustration, plus vive, plus mobile, de notre mal. Les vrais problèmes, elles peuvent nous y pousser ; ils se tiennent au-delà. L'émoi les laisse intacts.

II. Dissocier le spirituel du réactionnaire

La tentation est forte, en France, de les poser en termes politiques. La porte est trop étroite encore. Mais puisque l'on s'y presse, arrêtons-nous un moment avant de passer.

Droite, gauche, il faudra écrire l'histoire de cette comptabilité universelle, et montrer à l'œuvre une opinion diffuse contraignant peu à peu dans cette double colonne toutes les valeurs spirituelles. Il y a des vertus de droite : l'honneur, la mesure, la prudence, et des vertus de gauche comme l'audace et la paix. La charité est à droite, avec l'Académie, la religion, le Ministre de la guerre, l'âme, M. Bourget, le latin, l'économie libérale, les notaires et les familles. La justice est à gauche avec Picasso, les fonctionnaires, M. Homais, l'hygiène sociale, le féminisme, la liberté et la psychologie expérimentale. La liste est ouverte, complexe, paradoxale – car enfin si le rapport est public de M. Bourget avec l'Académie, moins évident, par exemple, est celui des notaires avec la charité, ou de l'âme avec la guerre, ou de M. Homais avec les délicatesses de la

psychologie. Pour échapper à ces difficultés intimes, la même opinion commune préfère se résumer en une vision suffisamment imprécise et sommaire pour prendre l'allure d'une loi historique. On connaît cette loi, solide encore parmi tant de ruines : l'*identification du spirituel et du réactionnaire*. Le réactionnaire est trop heureux de cette faveur, et d'admettre en réciproque que tout ce qui naît à gauche naît contre l'esprit.

De part et d'autre on a mis une égale bonne volonté à entretenir cette épaisseur de confusions.

A droite on s'ingéniait à souder le bloc : propriété – famille – patrie – religion. Entendez : propriété capitaliste, égoïsme familial, nationalisme, et pharisaïsme pieux pour entériner le tout. Et comme on liait à la propriété anarchique le sens de la dignité personnelle, à la famille-citadelle la blanche théorie des fidélités et des vertus, à la fureur nationale la tendresse de la terre et du passé, l'héroïsme, et jusqu'au vocabulaire sacré du martyre et du sacrifice, à l'hypocrisie religieuse le poids de Dieu dans les cœurs, on attirait peu à peu toute la richesse des hommes pour masquer la plus courte, la plus égoïste, la plus sottement intéressée des métaphysiques. C'est appuyés sur un trésor inestimable des vertus privées, ici pures et décidées, ailleurs un peu timorées, mais solides, fidèles, émouvantes, que par un abominable malentendu les chefs de ce matérialisme recrutent et maintiennent la masse de leurs troupes. Qui n'a connu ces fiertés ardentes que l'on nourrit de parades et d'idées simples, qui n'a rencontré, quelque part en province, ce foyer où demeurent en permanence la douceur de vivre, une générosité que l'on sent prête à l'héroïsme au moindre appel des événements, une aisance dans la vie spirituelle innée comme une longue habitude de race, qui n'a prévu, redouté le moment où ces vivants allaient réciter les formules bâtardes de l'*Écho de Paris* comme l'expression éternelle de leurs richesses.

A gauche passaient par contre la majeure partie des forces neuves, tout le progrès social, à peu près tout le foisonnement des choses nouvelles en art et en littérature, et ce qui est plus encore que tout cela, l'immense flux du désir de justice, conservé sans compromissions, presque sans éloquence, au cœur des masses travailleuses. Mais pour un complexe de raisons historiques et psychologiques, dont la moindre n'était pas la trahison permanente des fils de l'esprit, largement

exploitée par la malice de quelques-uns, on s'entêtait de ce côté à confondre le spirituel avec la réaction, et à combattre des forces dont on héritait, que l'on continuait. Ou bien l'on plaquait sur ces générosités des matérialismes qu'il fallait torturer pour les y intégrer, des spiritualismes volontairement fades pour n'être pas confondus avec ceux d'en face, tout un embarras de métaphysiques étriquées qui encombraient des cœurs dignes d'une meilleure nourriture.

Ainsi, pour les trois quarts de sa vie, l'esprit domiciliait à droite et résidait à gauche. Et les braves gens, qui résident en tous lieux, se précipitaient à son domicile, convaincus comme tous les braves gens qu'un domicile, c'est un endroit où l'on trouve le domicilié. Mais les autres ! Ils avaient, de ce côté, la plaque, la raison sociale et les visites, ils touchaient l'argent. Mais l'aventure, les confidences, les matins d'espoir, les douleurs, les illuminations, les lendemains, tout ça est passé entre leurs mains avares.

Telle est encore la situation moyenne. Ce serait assez bien nous définir, politiquement parlant, que nous considérer comme ceux qui ont senti leur instinct essentiel déchiré par ce partage et ce malentendu. Tout l'effort de notre psychologie politique doit être employé à le briser, à rétablir l'esprit, par-delà les mensonges des uns et les préjugés des autres, dans sa véritable gravité.

Je dirai tout à l'heure que le point de vue politique est un point de vue second. Je l'aborde en premier lieu, et j'insiste sur sa plus grossière approximation parce qu'elle pèse dans tous les débats et sera peut-être devant nos pas le plus pesant obstacle. La confusion du politique et du spirituel se transmet et se consolide, aujourd'hui, par une facilité grossière. D'où vient-elle ? Elle s'est établie, sans doute, chez les meilleurs, parce que la politique satisfait à la fois le goût de l'action directe sur la matière des événements et des hommes avec celui des principes, et de la vie qu'ils mènent dans la parole. Peut-être aussi le mythe religieux de la souveraineté populaire inclinait-il à chercher habituellement dans les mouvements du peuple toute révélation, et à introniser la psychologie politique, comme science première, à la place royale de la théologie. Mais le malentendu s'est surtout aggravé dans les mœurs et dans les cœurs à mesure que la passion des classes déchirait la tunique sans couture pour en couvrir ses hontes.

Cette première tâche est donc claire : dissocier le spirituel d'avec le politique, et plus spécialement, – non point du tout par parti pris, mais parce qu'en fait les « forces morales » ont surtout péché de ce côté-là, – d'avec cette irréalité provisoire qu'on appelle la droite. Tâche ingrate, odieuse comme toute tâche négative. Il faudrait que la chose soit dite, et que ce soit fini, et que nous puissions en distraire les hommes et dissoudre le préjugé dans l'oubli. Que de temps ne nous fera-t-on pas perdre à répéter. Gardons au moins le sens des vraies perspectives. Il n'y a aucune commune mesure entre l'œuvre qui nous demande et ce petit travail de balayage préliminaire : nous n'aurons pas la naïveté d'y épuiser nos forces ni, par réaction et défiance, de créer un contre-bloc avec tout ce que l'on a estampillé à gauche.

Allons plus loin. Il n'y a aucune proportion entre la totalité de notre œuvre et ses coordonnées proprement politiques. Le politique peut être urgent, il est subordonné. Le dernier point que nous visons, ce n'est pas le bonheur, le confort, la prospérité de la cité, mais l'épanouissement spirituel de l'homme. Si nous poursuivons le bien politique, ce n'est pas dans l'illusion qu'il va lui assurer une vie sans risques, sans souffrances et sans soifs. Le désordre nous choque moins que l'injustice. Ce que nous combattons, ce n'est pas une cité inconfortable, c'est une cité mauvaise. Or tout péché vient de l'esprit, tout mal de la liberté. Notre action politique est donc l'organe de notre action spirituelle, et non l'inverse. Nous savons qu'à un certain degré de misère et de servitude l'homme ne peut pas nourrir des pensées d'immortel. Nous pensons qu'une certaine densité d'égoïsme, d'injustice et de mensonge veut qu'on la crie si on ne peut la vaincre, et qu'on lui oppose le prix d'un don total. Que devant de telles conditions faites à l'homme, l'esprit doit prendre l'initiative de la protestation et la direction du bouleversement, se faire ouvrier pour reconstruire sa maison. Mais cet ouvrier aux mains de lumière a primauté sur les autres.

On connaît la formule saint-simonienne : substituer le gouvernement des choses au gouvernement des hommes. S'il s'agit simplement d'affirmer qu'une certaine rigueur dans la contrainte doit être transportée des relations entre les hommes sur la réglementation de l'économie, nous sommes d'accord. Nous le sommes encore quand on dénonce par là ce mélange

d'apriorisme verbeux et de rouerie déguisée qui constitue l'optique parlementaire, et qu'on rappelle l'attention sur cette réalité plus profonde que le bavardage politique (mais aussi moins profonde que les tendances spirituelles confuses qu'il recouvre souvent) : la vie économique. Nous ne le sommes plus du tout si l'on veut signifier, comme on l'entend couramment dans l'école, que le gouvernement des choses peut être conduit indépendamment de toute référence à l'homme qui les utilise. Il n'y a pas une technique des besoins et par-dessus, inopérantes, des mystiques de la cité. Il n'y a pas une technique du gouvernement et par-dessus, inopérante, une religion invisible de l'esprit. Le spirituel commande le politique et l'économique. L'esprit doit garder l'initiative et la maîtrise de ses buts, qui vont à l'homme par-dessus l'homme, et non pas au bien-être.

III. Les visages de Judas

L'ébranlement qui est en nous, il faut donc le chercher plus profond que nos détresses, plus profond encore que notre équilibre dans la cité. Il est la prise de conscience d'un désordre spirituel. Peu importe l'histoire, pour chacun de nous, de cette révélation intérieure. Ici portée sans résistance par l'ardeur d'un tempérament. Chez cet autre déchirante comme un enfantement, car il faut partir seul, et renoncer aux douceurs de la complaisance, à cette amitié légère et spontanée des hommes que l'on ne trouble pas. Ce que nous demandons, c'est qu'elle monte jusqu'aux lumières de la doctrine, jusqu'aux régions architecturales où se dessinent des perspectives et s'enchaînent des causalités. Ce n'est point par un amour maladif de l'architecture. Mais nous savons combien la seule violence intérieure non dirigée, ou cette vague effusion vers une justice moyenne qui anime des cœurs très doux cèdent vite aux humeurs la pureté ou la fermeté de leurs premiers élans. Les principes seuls sont assez durs et assez généreux.

Ici nous nous heurtons de front au marxisme. A quoi bon cette conscience, si la conscience n'est que le reflet des servitudes économiques, si toute conscience qui n'est pas la conscience populaire est un mensonge intéressé de classe. Quand l'orthodoxie vient au monde avec les pensées proléta-

riennes, il se produit un redressement de l'esprit. Mais auparavant et en dehors, toute activité spirituelle est une activité subjective, sans morsure sur le réel ; non pas même une poésie, mais un ensemble de mythes biologiques traduisant en une justification cohérente des instincts qui se cachent. La pensée n'est pas un moyen de peser sur le monde : « Les ouvriers qui travaillent dans les ateliers de Manchester et de Lyon ne croient pas qu'ils arriveront à supprimer par le raisonnement et la pensée pure leurs seigneurs et leur propre dégradation. »

Ce sentiment est diffus, en dehors du marxisme, dans de nombreux esprits. Ils ne croient qu'aux influences dont ils sentent, à la minute même, la vibration d'homme à homme. La pensée, avec ses longues portées, leur apparaît comme une activité de compensation où le théoricien, faute de pouvoir entrer dans le réel, se libère des révoltes de l'homme par une violence toute dialectique, en bousculant des concepts. Ils voient la réalité du monde plus volontiers dans le cœur des hommes que dans l'évolution des machines : pour eux aussi, elle reste étrangère à ces rêves intellectuels.

Nous plaidons coupable. La pensée n'a pas chez la plupart des hommes de passage réservé. Elle avance mêlée à la foule des instincts, des intérêts, des préjugés collectifs, des entêtements individuels ; quand elle n'a pas la force de les entraîner, ils la débordent, l'entraînent et la mettent à l'aveu. C'est leur manière de rendre hommage à l'esprit que d'asservir son prestige et de le détourner à leur profit. Libido plus ardente et plus tortueuse que l'autre en ses duperies. Il n'est pas de vertu qui n'ait subi l'injure. De l'ordre, qui est vivante finalité vers le bien, bouleversement permanent de l'inertie toujours naissante, ils ont fait le mot de passe des immobiles et des satisfaits. Ici l'on invoque la prudence, cette audacieuse patience tendue vers l'organisation de l'avenir, pour couvrir les timidités et les peurs. A l'autre bout on lui oppose la vigueur et la force, mais il apparaît bientôt que, pour ces singuliers partisans, défendre le spirituel, c'est secouer sur leurs frères les humeurs de leur esprit. Charité, quartier de noblesse des loisirs d'une classe. Liberté, initiative laissée aux puissants de mener le jeu. Une presse achetée entretient soigneusement cet écran de vocabulaire pour séduire les intentions naïves des hommes. Le monde moderne tout entier respire ce mensonge et cette simonie. Les mots vous attendent au carrefour, comme des voleurs.

Les plus délicats, alors, s'écartent du monde où chaque contact leur rappelle la présence odieuse de cette trahison. Leur trahison n'est pas moins grave. De l'esprit, qui est vie, ils se font un refuge.

Les uns y voient clair et prennent parti ; mais ils jouent l'aventure entre des concepts sans attache temporelle et se satisfont à les arranger en architectures dont la symétrie prend figure de solution. Ils se donnent la même illusion en raccordant aux problèmes irrésolus des formules toutes faites (ainsi usent certains des données de leur foi) qui les dispensent de penser en leur donnant l'illusion d'expliquer. Souvent, quand ils atteignent plus loin qu'une simple virtuosité, on les voit montrer une grande audace dans la doctrine, et s'effaroucher dès qu'on transpose leurs conclusions intemporelles en choses d'aujourd'hui.

D'autres, par une délicatesse qui tourne rapidement en coquetterie, s'adonnent aux activités spirituelles comme à un luxe dont un des prix est qu'il sépare ; le sens spirituel est pour eux un goût, une distinction ; ils méprisent le travail de l'homme, les soins de la cité, tout ce à quoi le nombre a part, avec ses simplicités, ses fureurs, ses familiarités, et une certaine manière rugueuse de poser les problèmes. Ils sentent sur eux la grâce d'une élection : ils recherchent le rare, faute de pouvoir hospitaliser le grand.

D'autres abhorrent la douceur, les visions dévotes ou bruyamment optimistes sur les hommes. Blessure vitale, conviction métaphysique ou amertume des humeurs, ils sont désespérés du monde. Ils se libèrent envers lui par des colères, des lamentations et des apocalypses. Parfois, marqués de la terrible parole de Péguy, « ils croient aimer Dieu parce qu'ils n'aiment personne ». Ah ! qu'on ne les rejette pas avec des paroles fleuries ! Heureuse dureté, en un siècle incapable d'indignation. Mais l'erreur de ceux-là est de n'être pas allés jusqu'en ce point de l'extrême sévérité où elle rencontre la tendresse, comme l'intelligence rencontre l'être au bout de l'extrême négation. Entre les molles indulgences et l'itinéraire janséniste, ils n'ont su se faire le passage royal réservé aux simples.

D'autres à l'encontre recueillent leur générosité sur l'épanouissement de la vie intérieure, et regardant le monde comme

le dedans d'une âme amie, y projettent des utopies de paradis terrestre, nées de leur ardente méditation, sublimées par leur exigence de pureté, inefficaces parce que surhumaines. Ils sont les premiers ensuite, devant l'impuissance de leurs pures intentions, à abandonner la triste réalité aux solutions les plus mesquines, qui manquent à révolter leur générosité parce qu'elles donnent une nourriture à leur tendresse.

De la matière à l'esprit, il y a donc bien une victoire partielle : une fraction de l'esprit est asservie, l'autre s'évade en déroute, et loin des travaux de la terre mène une vie artificielle d'exilé.

La loi que dénonce dès lors le matérialisme marxiste, ce n'est pas la loi de la marche en avant et du développement de l'histoire, mais celle de son involution. Elle est la vérité des périodes de sclérose, la vérité de la pensée qui s'abandonne. N'oublions jamais cet aveu de Marx : « C'est le mauvais côté de l'histoire qui fait l'histoire [1]. » Une dégradation ininterrompue vide les créations spirituelles de leur substance et de leur densité ; l'habitude y pousse ses crampons ; elles meurent en nous de notre appropriation, de notre politesse, de notre indifférence. Cette inertie, à la longue, se ramasse en un certain nombre d'automatismes qui prennent figure de lois, et nous sommes bien alors livrés pieds et poings liés à ces causalités matérielles. En fait elles ne créent rien, n'inventent rien, mais alourdissent, dévient, affectent, travestissent la vie, entretiennent et durcissent des déterminismes là où se mouvaient des organisations. Elles n'expriment pas l'ordre, mais les obstacles et les limites à l'ordre. L'esprit seul est cause de tout ordre et de tout désordre, par son initiative ou son abandonnement.

Il est vrai que sous la poussée industrielle et capitaliste, concertée avec l'appauvrissement de la pensée moderne, la part de la causalité matérielle dans l'initiative de l'histoire est devenue considérable. Mais un accident, même énorme, une seconde nature, même dévorante, ne sont pas la loi profonde des choses. Fussions-nous impuissants à les bousculer, nous

1. Il suffit de connaître tant soit peu les « spiritualistes » que Marx eut sous les yeux, la suffisance universitaire des jeunes hégéliens ses camarades de jeunesse, l'odieuse hypocrisie des industriels de Manchester, pour comprendre la passion avec laquelle il réagit. On lira avec profit sur ce point A. Cornu, *Les Années d'apprentissage de K. Marx*, Alcan, 1934.

les jugerions encore au nom de la loi qu'ils compriment. Il n'y a pas d'étapes nécessaires : les révolutions les plus marxistes ont montré qu'elles savaient s'en passer. La situation dans le temps peut être une excuse morale, elle n'est pas un alibi métaphysique. Nous croyons, nous, aux vérités éternelles. Nous sommes attentifs à ne pas les confondre avec nos vieilles habitudes, et sensibles au paysage où chaque époque les replace. Mais nous croyons à ce filet solide et nuancé de lumière tendu par-dessus les temps et les lieux. C'est lui qui éclaire à chaque moment le plan de l'histoire. Sous sa réflexion, la primauté du matériel nous apparaît ce qu'elle est, un désordre métaphysique et moral. Le marxisme n'est rien pour nous s'il n'est la physique de notre faute. Il faut y joindre une philosophie de notre contribution. Nous y travaillerons.

Il y a donc bien dans le monde une dialectique révolutionnaire. Mais ce n'est pas, ou pas uniquement, une bataille horizontale entre deux forces matérielles, opprimés et opprimants : l'oppression est au tissu de nos cœurs. C'est un déchirement vertical au sein de la vie spirituelle de l'humanité, c'est la paresse même de l'effort spirituel retombant sur lui-même sous une pesanteur étrangère qui ne lâchera jamais son étreinte. Transposée dans cette lumière, la méthode marxiste nous pousse à des vérités qu'elle détourne ou atrophie : elle nous aura peut-être sauvés de l'éloquence et de l'indifférence.

IV. Acte de foi

Quand nous disons que l'esprit mène le monde, nous ne cédons rien à l'utopie : il le mène jusque par ses abandons. Et quand nous disons l'esprit, nous disons l'esprit : non pas un réflexe biologique de justification, ou une hypothèse de structure, ou un tout se-passe-comme-si, mais une réalité à laquelle nous donnons une adhésion totale, qui nous dépasse, nous pénètre, nous engage tout entiers en nous tirant au-delà de nous-mêmes.

On nous parlera encore du grand nombre. On nous le montrera conduit par de pâles logiques, misérables de contenu, servies par leur facilité ou par quelque prestige emprunté du pouvoir, du nom, de la mode, du succès. Mais l'esprit aime les voies humbles, et de pauvres idées ont souvent porté sous leur grimace l'aspiration spirituelle centrale d'une époque. On

nous montrera ces foules méfiantes des philosophies, menées par les seuls élans de leurs générosités et de leurs colères. Mais nous avons connu les idées longtemps suspendues dans le ciel métaphysique ; elles semblaient ne jamais pouvoir engager cette cascade descendante qui, de la pensée à l'expression, de l'expression à l'enseignement, de l'enseignement à la vulgarisation, gagne par une voie plus ou moins fulgurante le cœur des masses. Vient un jour où celles-ci ne comprennent plus le monde, ou ne veulent plus le monde ; et ces idées longtemps vacantes cristallisent soudain un chaos d'aspirations qui auraient longtemps croupi encore sans l'excitant, la structure, la plénitude lumineuse qu'elles leur apportent.

Il faut oser croire, d'abord, que la vérité agit par sa seule présence, que la méditation d'un seul ou la souffrance d'un peuple peuvent ébranler plus efficacement l'humanité que ne le font des architectures de réformes. Cette conviction sera notre force et notre patience. Elle ne couvrira pas une paresse à travailler sur le monde, à pousser la vérité contre les obstacles. Mais chaque perfection que nous apporterons à cette vérité, elle nous assurera que, sans nous, le monde en reçoit déjà le bienfait.

Si les travaux d'art sont nécessaires pour établir les voies de la vérité, n'oublions pas cependant que ces voies sont le but, et l'établissement du plus vaste trafic possible. Il n'y a pas une vérité pour l'élite et une autre pour la propagande. Il y a des vérités rigoureuses et leur transposition en formules monnayables. Deux tâches à séparer : penser profond et penser public. Si nous voulons établir des doctrines qui soient à la fois à peu près rigoureuses et à peu près accessibles, nous ferons un mauvais travail de philosophes et un mauvais travail d'hommes d'action. Le souci de la facilité aura stérilisé notre recherche, et la demi-transposition que nous en tirerons sera fabriquée, sans vie et sans efficace, étrangère à la réalité intelligible comme à la réalité humaine : sous prétexte de modeler le réel, nous l'étoufferons dans des habiletés ; ou par le désir encore délibéré, inintelligent, de décider comme lui, nous nous délecterons de simplismes, aisément victorieux des autres et de nous-mêmes parce qu'ils donnent à la facilité par leur tranchant l'illusion de vouloir, par leur clarté l'illusion de penser.

Il faut maintenir les ordres, en assurant leur communication permanente. La vérité n'est pas simple, et c'est pourquoi les

formules sommaires que l'action en tire pour ses besoins ne sauraient refluer sur sa recherche, l'entraver, l'incliner, l'appauvrir. Mais les besoins spirituels des hommes sont de vastes besoins. Lourds de richesses à l'analyse, ils ont de grandes formes simples pour le regard spirituel, qui s'est peu à peu accoutumé aux lumières essentielles. Une doctrine pénétrante doit atteindre ces lignes magistrales où l'ampleur de ses formules rejoindra la simplicité des cœurs. La force du marxisme est d'avoir retrouvé, par une dialectique contestable, le chemin de quelques-unes d'entre elles. La foule ne pense pas les idées qu'elle veut : elle ne le désire pas, toujours à la recherche d'hommes à respecter, de doctrines à accueillir. Mais elle rumine cette pensée obscure qui est avant le langage : les penseurs combinent les phrases qui écriront son histoire. S'ils veulent l'écrire en événements, il leur faut aller plonger parmi les ombres des forces qu'ils ont puisées dans la lumière : alors, joignant d'un trait le ciel à la terre, ils trouveront dans la communion les paroles simples où le plus petit découvrira une forme à ses rêves.

Si nous nous laissions porter à décrire des paysages, il faudrait bien nous souvenir ici que les forces morales ne sont pas automates, parler du mystère de la présence que les hommes ajoutent aux idées. On dirait que c'est du don ou de l'accueil de chacun que se nourrit leur hardiesse, et qu'elles ne savent cheminer communément sans qu'une amitié les pousse et qu'une amitié les attende. Nous connaissons chaque jour ces touches, ces avances, ces reculs, ces violences et ces pudeurs alternées de leur action en nous et à partir de nous. Tracer d'une barre sur toute expérience concrète la courbe d'une causalité économique, c'est mettre en descriptive toute la richesse de l'homme.

V. L'exigence révolutionnaire

Nous avons contre nous que beaucoup sont las de doctrines. Voyez, nous dit-on, les cœurs ne sont-ils pas plus véreux que les intelligences ? Il y a bien plus de médiocrité que de vraie passion dans les vices du monde moderne, et c'est à restaurer l'amour qu'il faut dépenser aujourd'hui la générosité des hommes.

Mais quand naît l'indifférence, si ce n'est lorsqu'une nour-

riture affadie est offerte à l'amour ? La lumière de la nue vérité, la présence concrète et exigeante de l'esprit s'est peu à peu retirée de notre monde. Sur cette épaisseur de mots décharnés et d'habitudes étrangères, où perceront nos regards et les tentatives de nos cœurs ? Renvoyés sur eux-mêmes dans la nuit, où trouveront-ils à se rencontrer ? Nous sommes ceux qui ne possèdent pas même leurs matériaux parce que le plan est égaré et qu'on ne découpe pas les pierres sans le plan. Refaire notre amour du monde avec les mots, avec les gestes, avec les mœurs qui sont là tout autour, autant combiner des opacités pour faire de la lumière. Ne comptons pas sur un peu de bonne volonté et de douceur d'âme pour lier le tout. On ne reconstruit pas la vérité avec des morceaux de mensonge et une absolution. On refond par le feu ce qu'a pénétré le mensonge. Une transfiguration dans la masse de toutes nos valeurs doit précéder leur réintégration universelle dans l'esprit. C'est cela, être révolutionnaire.

Il y a des mots qu'on ne veut penser qu'avec la peur. On veut que la révolution ce soit cet éblouissement rouge et flammes. Non, la révolution c'est un tumulte bien plus profond. Μετανοητε : changez le cœur de votre cœur. Et dans le monde, tout ce qu'il a contaminé.

Vous qui avez été révolutionnaires contre l'esprit, qui avez tué l'amour, brisé la liberté, l'échange honnête des cœurs, la sincérité des paroles, l'effort, la joie de vivre, ne croyez pas qu'il suffit aujourd'hui d'une aumône à la justice pour lui fermer la bouche et effacer votre trahison. Il n'y aurait qu'une révolution légitime, la vôtre, qui n'est pas violente, parce qu'elle suit la facilité des instincts, et nous n'aurions pas le droit de revendiquer inlassablement toute la justice, comme vous avez réclamé inlassablement toute la jouissance ? Radicaux, révolutionnaires, que nous importent ces beaux mots usés, et le panache, et la surenchère, et la mode. Nous ne le sommes pas au nom de l'envie semeuse de la haine, ni du mieux-être, qui est secondaire. Nous ne le sommes pas au nom des culbutes de la dialectique, car il y a pour nous des valeurs que le temps n'use pas. Nous ne le sommes pas au nom de la violence intérieure ; si elle n'est l'enthousiasme et la décision de la vérité dans nos cœurs, même confusément devinée dans l'émoi d'une révolte, je n'y vois pas autre chose que vivacité des humeurs ; certaine brutalité de l'esprit n'est que vocation